

Un hommage à l'Arménie

Les Amitiés franco-étrangères avaient organisé hier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, une manifestation en l'honneur de l'Arménie.

M. Paul Deschanel, qui présidait cette solennité, avait à ses côtés, sur l'estrade, MM. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, et Anatole France, président des Amitiés franco-étrangères. Un grand nombre de notabilités des lettres, des sciences et de la politique se pressaient dans la salle.

Discours de M. Deschanel

Le président de la Chambre des députés a prononcé un discours dont voici le début :

Sous les auspices des Amitiés franco-étrangères, nous venons préparer ici un grand acte de justice.

Un peuple s'est rencontré aux lieux les plus vénérables de la terre, intelligent, laborieux, cultivé, mariant la finesse asiatique à l'esprit de l'Europe, avant-garde de la civilisation gréco-latine en Orient, qui un jour mêla son destin, sous les Lusignan, à celui de la France; qui, après avoir goûté la puissance et la gloire, tomba sous le joug ottoman, et dont l'existence, depuis lors, n'a été qu'un long supplice : tantôt le silence du sépulcre, coupé de loin en loin par un psaume liturgique, évocation de la liberté perdue ; tantôt les massacres, les incendies, les pillages, les viols, les proscriptions, les conversions forcées, les exactions de toutes sortes. Les Arméniens proscrits, errants, implorèrent l'Europe. L'Europe, au Congrès de Berlin, se porta garante de la sécurité de l'Arménie.

Promesse vaine ! Alors, de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie, de Suisse, d'Amérique, des voix généreuses s'élevèrent, et parmi elles celle de l'écrivain illustre, de ce maître de notre langue, Anatole France. A chaque protestation nouvelle répondaient de nouvelles tueries et cet héroïque martyr d'un peuple devenait le scandale du genre humain. Pourquoi ?

L'orateur rappelle les massacres de 1914 et de 1915 et continue en ces termes :

C'est l'Allemagne d'abord que nous rendons responsable de tous ces forfaits. C'est l'Allemagne, qui, signataire du traité de Berlin, a violé ses engagements en n'empêchant pas un sultan sanguinaire de torturer les Arméniens, comme c'est l'Allemagne qui, garante de la neutralité belge, a ravagé la Belgique. Cependant qu'à La Haye, elle combattait les extensions de l'arbitrage proposées par nos plénipotentiaires, s'ingéniant à réserver les chances de guerre au moment même où nous nous efforcions de les réduire, en Orient elle couvrait toutes les violences qui pouvaient assouvir ses convoitises.

Et ce n'est pas le moindre châtement de l'Allemagne, — avant le châtement suprême qui l'attend, — ce n'est pas le moindre châtement de cette race, qui se pique de personifier une culture supérieure et qui prétend trainer l'univers à sa remorque, que de ses victoires dépende l'asservissement des peuples et de ses défaites leur libération. Oui, la Prusse s'est agrandie en violant partout le principe des nationalités, en Pologne, en Danemark, en Alsace-Lorraine. Partout, les nations captives attendent du triomphe des Alliés leur salut. Arméniens, Syriens et Libanais, Serbes et Jougo-Slaves, Tchèques, Roumains de Transylvanie, Italiens de Trente et de Trieste, Polonais, Belges, Alsaciens-Lorrains. Et les neutres, molestés, insultés, attendent de notre victoire leur sécurité, le respect de leur dignité et de leurs droits, les Etats-Unis, la Hollande, la Norvège, la Suisse. Toutes les forces d'humanité sont unies contre le génie du mal.

Patience ! La France, que l'héroïsme sublime de ses enfants a replacée à son rang, la France peut dire à l'Allemagne : « Tu jettes la fleur de ta jeunesse et ton idéal d'autrefois en d'inutiles carnages. Tu t'es trompée : tu as jugé la France sur une écume cosmopolite qui, à la surface de Paris, la cachait à tes yeux. La France, à qui tu prodiguais tes mépris, est apparue sur la

Marne, au Grand Couronné, sur l'Yser, Verdun, plus vaillante, plus grande que jamais. Tu essayais de faire croire — et il trouva des ignorants et des naïfs pour écouter tes fausses leçons — que l'Allemagne était jeune et que la France était vieille comme si le Brandebourg ou la Prusse étaient toute l'Allemagne, comme si Charles Quint était plus jeune que Henri IV, Othot que Philippe-Auguste, et Attila que Clovis ! »

En terminant, M. Deschanel fait un rapprochement entre l'Alsace-Lorraine et l'Arménie, toutes deux malheureuses et gémissant sous la botte teutonne, et déclare qu'après avoir vu les aigles vengeresses de la Russie à Erzeroum, on verra enfin les trois couleurs de la France flotter sur les cathédrales de Metz et de Strasbourg.

Discours de M. Painlevé

Après M. Deschanel, dont le discours a été très applaudi, M. Painlevé a pris la parole :

Lorsque, voici plus de cinq cents ans, dit le ministre en dénotant Tamerlan, le plus sanguinaire des conquérants asiatiques, arriva devant la ville aux mille roses, Sivas, la perle de l'Arménie, l'Histoire raconte que les habitants épouvantés envoyèrent au devant du dévastateur, pour l'admirer, des milliers d'enfants vêtus de blanc et portant des fleurs. Timour le Batailleur contempla longuement de ses yeux cruels cette innocente armée qui s'en venait vers lui suppliante et craintive. Puis il fit charger ses cavaliers mogols et broya sous le sabot des chevaux les enfantines cohortes aux bras chargés de roses.

Le crime monstrueux de Tamerlan s'est renouvelé de nos jours et les massacres qui depuis un an ensanglantent l'Arménie égalent, dépassent même par leur cruauté les plus atroces légendes.

L'Allemagne peut être fière de son œuvre, déclare l'orateur ; sa gloire hideuse efface celle de Tamerlan.

Discours de M. Anatole France

M. Anatole France, président de l'Association des Amitiés franco-étrangères se lève après M. Painlevé et prononce un discours d'une haute tenue littéraire dont voici les passages essentiels.

Après avoir rappelé les massacres ordonnés par le sultan Abd ul Hamid qui il y a vingt ans, ensanglantèrent l'Arménie, M. Anatole France s'écrie :

Quelques voix seulement en Europe, quelques voix indignées protestèrent contre l'égorgement d'un peuple. En France, un très petit nombre d'hommes appartenant aux partis les plus opposés, s'unirent pour revendiquer les droits de l'humanité si grandement offensée.

Il convient donc, mesdames et messieurs, qu'une assemblée de Français rende à ce peuple, dans sa grande et noble infortune, un solennel hommage. Nous accomplissons ici ce devoir sacré. Nous rendons à l'Arménie les honneurs dus moins encore à ses illustres infortunes qu'à la constance avec laquelle elle les a supportées. Nous la louons de cet invincible amour qui l'attache à notre civilisation. Car l'Arménie est unie à nous par des liens de famille, et, comme l'a dit un patriote arménien, elle prolonge en Orient le génie latin. Son histoire, telle que M. Paul Deschanel vient de nous en donner un vigoureux raccourci, se résume dans un effort séculaire pour conserver l'héritage intellectuel et moral de la Grèce et de Rome. Puissante, l'Arménie le défendit par ses armes et ses lois, vaincue, asservie, elle en garda le culte dans son cœur. L'on peut dire qu'en ces heures récentes dont M. Painlevé nous a retracé éloquemment l'horreur sans exemple, plus de cinq cent mille Arméniens sont morts pour notre cause, et notre nom sur les lèvres. « Ces chrétiens, disent les Turcs, organisaient une vaste insurrection et tendaient la main aux ennemis du Croissant. » Les assassins ne sauraient légitimer leur crime par cette imputation. Mais il est vrai que les Arméniens appelaient de leurs vœux la victoire de la France et des Alliés.

Au reste, la destruction de ce peuple, qui nous aime, était résolue dans les conseils du gouvernement turc. Tout ce qu'il y avait, de Samsoum à Diarbékir, de jeunes hommes, de vieillards, de femmes, d'enfants, périt assassiné par ordre du sultan, avec la complicité de l'Allemagne.

L'Arménie expire. Mais elle renaîtra.

Le peu de sang qui lui reste est un sang précieux dont sortira une postérité héroïque. Un peuple qui ne veut pas mourir ne meurt pas.

Après la victoire de nos armées, qui combattent pour la justice et la liberté, les Alliés auront de grands devoirs à remplir. Et le plus sacré de ces derniers sera de rendre la vie aux peuples martyrs, à la Belgique, à la Serbie. Alors, ils assureront la sûreté et l'indépendance de l'Arménie. Penchés sur elle, ils lui diront : « Ma sœur, lève-toi ! Ne souffre plus. Tu es désormais libre de vivre selon ton génie et ta foi. »

Cette matinée littéraire et musicale s'est terminée par l'hymne arménien, composé à la demande de la colonie arménienne et de la délégation nationale, d'après une mélodie populaire arménienne, par le poète des *Hymnes de France*, M. Maurice Couyba, et chanté par M. Sullivan, de l'Opéra.